



# Charbogne

## Les Petits Carnets 1943-1945

Témoignage de Pierre Habert

(Les Petits Carnets 1943-1945 de Pierre Habert ont été publiés dans Charbogne-Infos du numéro 21 de novembre 2010 au numéro 38 de mai 2016)

A tous les camarades requis par le S.T.O. partis de Paris le 12 juin 1943 pour Stettin in Pomern, passés à l'école d'apprentissage de Fraeudorf et qui ont appris à se connaître et dont le souvenir pour nous est ineffaçable comme le désir de revoir nos familles et nos villages.

Je ne parlerai guère des cinq premiers mois passés, on peut le dire maintenant, dans le calme relatif.

Ce n'est qu'à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1944 que je me suis mis à relater chaque jour, ce qui pour nous a été assez dur à supporter. Enfin, tout ce que l'on a pu éviter de faire, c'est-à-dire de collaborer, mais de travailler pour vivre et se réchauffer.

Merci à tous et Vive La France...

Pierre Habert

---

Le 9 juin 1943, je suis désigné pour le Service Obligatoire du Travail. Le 10, le maire du village m'envoie le garde champêtre qui m'apprend mon départ pour Charleville et le lendemain, un gendarme d'Attigny, qui était copain avec tous les jeunes, est venu me voir pour me conduire au train avec un autre réfugié originaire également de Sainte-Vaubourg, et de la même classe 1942.

Barbés connaissait bien mes parents qui n'étaient pas du tout des collaborateurs et nous dit carrément, « je vous accompagne à la gare mais de toute manière, il ne faut plus rester là ». Les Allemands parlaient de représailles contre la famille. Ma sœur aînée s'était mariée en février 1943 avec le fils Dave Robert qui travaillait dans la même ferme, et dont les chevaux avaient disparu lors de l'évacuation de 1940.

Mes parents avaient sauvé leurs chevaux et il fallait travailler pour vivre après le retour. Charbogne était en zone interdite à l'exploitation des terres et pâtures, et dirigée par un officier allemand, et des Polonais déportés occupaient notre maison. La rivière Aisne et le canal des Ardennes avaient servi de barrage à l'avance allemande de juin 1940 et continuaient à servir de frontière.

A Charleville, une visite médicale nous attendait. Elle était réalisée par deux officiers allemands ainsi qu'un

docteur français, le Dr Charpentier de Sedan, qui déclara tous les présents de ce jour bons pour le travail.

Gardés par des gendarmes et des bérets bleus et des miliciens que nous voyons pour la première fois nous encadrent jusqu'à la gare où deux wagons nous sont réservés. Nous sommes une soixantaine, tous de la classe 42. Il y a en plus, un wagon avec la feldgendarmérie et une dizaine de soldats chleus.

A 16 heures, nous partons vers Amagne, gare de triage importante de cette guerre. Dans mon wagon, quatre jeunes de Vrize dont deux que je connaissais.

Notre train, au ralenti, passe à droite où deux autres sont en stationnement, et l'un sa valise à la main descend à contre voie et se faufile à travers les autres wagons. Les copains étaient au courant et nous disent « Ne dites rien, son père est cheminot ici et l'attend », il l'appelle et passe en dessous, à l'opposé de la gare, disparu ni vu ni connu, le train ne s'est pas arrêté : c'est le premier évadé et le seul au départ. La surprise a bien joué et quelques jours après, ses camarades apprennent, étant à Frauendorf qu'il a réussi à rejoindre l'Espagne et se dirige vers l'Afrique.

Après un arrêt à Reims où le train s'agrandit avec un encadrement armé assez important, et des wagons de voyageurs ordinaires, direction Paris. Après deux arrêts pour laisser monter d'autres requis.

Descendus à la gare de l'Est, des autobus nous emmenèrent à la caserne de la Pépinière au centre de Paris, les valises en tas au milieu de la cour, contrôle des origines. Nous passons la nuit un peu n'importe où et d'autres cars arrivent des gares parisiennes. Nous apprenons à nous connaître avec ceux de L'Aisne, de l'Oise, de Charente et des Vendéens avec leurs sabots de bois fleuris.

Le lendemain matin, cette fois bouclage complet et transport en car vers la gare du Nord, la frontière belge, Aix-la-Chapelle, l'Allemagne, bientôt la Ruhr, les toits de tuiles rouges et ses cheminées d'usines. Tout paraît neuf et nous fait une drôle d'impression ignorée pour beaucoup de nous.

Potsdam, grosse gare de triage et lieu d'expédition pour toutes directions, possède une grande cour ornée de drapeaux à croix gammée, avec des micros qui hurlent de partout. Nous apprenons le prochain départ pour Stettin et Poméranie. Les micros hurlant en langue allemande demandent si parmi nous il y a des maraîchers. Les trois quarts des arrivants ont levé les bras, nous entendons la violence de leur langage, regroupement pour deux cents d'entre nous et ma foi on nous dit de remonter dans les wagons direction Stettin.

Le ravitaillement se compose de pain boche, saucisson et confiture. La nuit arrive et n'ayant guère dormi depuis les Ardennes, le roulement incessant nous endort assez vite. L'éclairage des villes et même des gares nous empêche de réaliser notre voyage jusqu'à Stettin où le train va stopper et où la Gestapo veille sérieusement ; leurs chapeaux noirs et manteaux de cuir ne font pas bonne impression, et nous sortons. Les tramways sont là.

Les Charentais se croient à Bordeaux avec l'estuaire, le port, les grues à flèches de toutes grandeurs et énormes. Nous partons, direction Frauendorf, au nord de la ville, nous dit un interprète. C'est un ancien des chantiers de jeunesse, arrivé trois mois auparavant, où une soixantaine de ses copains y apprennent un métier d'apprentissage (tourneurs, soudeurs, étaux limeurs). Pour ma part, aimant la liberté extérieure, le contremaître baptisé l'Américain a dit « Habert gut fur shupe » (bon pour la pelle).

Trois mois ont passé dans cette école dirigée par un gars à chapeau à plumes vertes et un interprète responsable de la propreté du camp, un chic type ayant fait trois mois dans les chantiers de jeunesse en France non occupée, il nous suit et nous apprend ce qu'il faut pour être à peu près libre et conseille de se

méfier quand nous sortons, de rester groupés car le port et les jeunesses hitlériennes avec poignard à la ceinture sont parfois agressifs.

Le tramway nous est autorisé, ainsi que l'entrée dans de petits restaurants vendant de la salade de poissons avec pommes de terre à la condition de se présenter correctement.

La ville de Stettin, par sa situation géographique, est un port de guerre important avec fabrication et réparation de sous-marins de poche que nous voyons en surface se promener. La profondeur de cet estuaire étant de soixante à quatre-vingts mètres, on y fabrique aussi des containers où travaillent des milliers de travailleurs de dix-huit nationalités. Cette ville de trois cent mille habitants, d'origine allemande, est pleine de camps divers, pas toujours bien construits. Elle sera détruite après octobre 43 par des bombes de deux cent cinquante kilos aux crayons de phosphore.

Le bombardement, avec fusées phosphoriques, dégage une chaleur de deux mille degrés tordant les poutrelles des ponts, des quais, des grues tordues à l'incroyable.

Etant avec quatre copains à l'entretien de l'usine (Pommersch Motor Aviation), Modaine, Jarry, Thiébault, Bertin, toujours ensemble, nous assistons, chaque fois, en renfort, au déblaiement des rues ou des ruines. Nous dégageons même avec nos mains des cadavres brûlés et parfois réduits du tiers de leur grandeur. Notre travail consiste aussi à barricader caves et abris, cimenter les entrées avec souvent des alertes continues.

Nous nous sommes trouvés, autour de la gare de Stettin, en contact avec les internés du camp disciplinaire de Poelitz en costumes rayés gris et blanc, encadrés par les SS Allemands ou Polonais qui faute de matériel traînent les wagons et rails tordus et calcinés avec des cordes. Ils sont frappés à coups de goumi ou même de planches. Par groupes de cinquante, le visage brûlé décoloré par le goudron et le gaz dégagé par l'usine de Poelitz qui est un staff lager, ils fabriquent du carburant synthétique. Ils sont internés à vie.

Lequette et son copain de l'Aisne y ont séjourné pour avoir voulu s'évader mais repris en gare de Berlin, en voulant changer de train, ils ont fait un mois de détention.

Ils sont venus nous rejoindre mais étaient méconnaissables, ayant perdu plus de dix kilos chacun.

Pour les nazis, c'est le réveil et le revers de la médaille commence. Hélas ! Quel cauchemar pour tant de civils, de tous pays, que nous ne reverrons plus !

Changement d'équipe à Pommersch Motor, nous faisons connaissance d'un autre chef d'équipe, un ancien marin réformé. Nous allons forer des puits pour des prises d'eau en cas de bombardement à l'intérieur de l'usine mais pas sous les halls en béton où l'on fabrique les pièces de moteur. Ces puits artésiens de six mètres de profondeur sont des éléments de béton de 1m30 de hauteur et 1m10 de diamètre et seront descendus et rivés par une pompe hydrofuge que nous actionnons à la main. Le sol étant du sable mouvant, l'eau par la Baltique et par infiltration d'eau salée, il faut donc empêcher que les pompes n'aspirent ce sable en mettant à l'intérieur du puits un filtre en bois fissuré qui vient de Norvège. Ces travaux doivent durer six mois, avant l'hiver. L'usine qui tourne à plein tubes depuis un an fabrique et rode des moteurs d'avions Messerschmitt.

Jusqu'à-là, fausses alertes pour nous mais des passages de gros groupes de bombardiers qui se jouent de la DCA et sifflent en piquant. Tous se dirigent sur Berlin, ils arrivent d'Angleterre par la Mer du Nord, longent les îles de Swinemunde et Peinemunde puis l'Oder. La D.C.A. les attend là et c'est le tir à pleins tubes.

Les Anglo-canadiens, sur leur route, lâchent des bouts de feuilles d'aluminium qui troublent les radars et brillent comme des bouts de vers luisants, gênant les appareils de visée des canons de D.C.A. en plein jour. D'après les journaux boches, ils étaient évalués à trois mille, faisant de l'ombre au soleil, au-dessus de nous, parfois une demi-heure durant. Ce qu'il y a de bon pour nous à l'extérieur le jour, est de ne pas être obligés d'aller aux abris ; le long d'un talus ça passe.

Les abris en béton lors de gros bombardements dans un sable mouvant et plein d'eau remuent et se fissurent ; nous préférons rester sur terre. En ville, les wolksturms veillent surtout contre le pillage et obligent à rentrer à l'intérieur. Autre fléau pour nous, ce sont les punaises et les poux. Souvent le soir, nous faisons la chasse dans les plis des habits et sous les poils, ça distrait un peu. Un colis de début janvier m'a apporté un petit carnet. Je peux donc écrire un peu tous les jours ce qui s'est passé.

6 janvier 1944 : Trois heures du matin, les sirènes hurlent. Nous sortons, couverture sur le dos et le sac à dos avec le petit matériel, rasoir, linge de rechange car quand ça brûle, les baraques en bois sont vite retournées. Nous admirons près de la gare le feu d'artifice du projecteur pour suivre les avions, balles et obus de D.C.A. Cette fois, une baraque du camp italien est touchée par un obus allemand et flambe.

C'est le quartier de la gare de Stettin qui était visé ainsi que le port, pleins de bateaux ordinaires. Un camion nous emmène pour le déblaiement du restaurant de la gare. Tout est broyé, des bombes de 250 kilos et incendiaires, les grands ponts sont tordus et rouillés par la chaleur. Les bombes partout dans les rues, en forme de cylindres ou de crayons jonchent le sol. Quelques-unes non explosées sont ramassées par les prisonniers de droit commun. Nous déblayons les caves de l'hôtel en faisant la chaîne avec des seaux, les pompiers et policiers débordés nous font entasser, après avoir contrôlé ce qui est le restant de la chair humaine dans des sacs, dans deux parties près de l'entrée de l'escalier qui ont été nettoyées et murées ensuite. Quelques jours après, elles seront cimentées. A la guerre, on n'a jamais tout vu ! Ce sera pour nous, malgré que ce soient des boches, de très dures journées dans l'incertitude du lendemain.

1er février 1944 : J'ai reçu un colis de ma Marraine, j'ai pris une journée de congé, ce qui m'a permis de retrouver un nouveau chef de camp P.G., originaire de Pau, content de me savoir ardennais car il s'est battu en 1940 à Attigny comme artilleur, il tirait sur Charbogne, St Lambert, Lametz, il appartenait au 24ème d'artillerie tractée, stationné à Marqueny et encerclé. Leur matériel a brûlé sur place. Ils seront dégagés par une contre-attaque de chars partis de Vrizy en direction de la ferme de Forest. Malheureusement, neuf chars sur douze seront perdus. Replié sur l'Argonne, il a été fait prisonnier près de Verdun.

S'intéressant à ce que nous faisons ici et apprenant que nous avons installé les pompes à incendie dans l'usine, il nous demande s'il n'y aurait pas moyen de lui procurer des plans de l'usine. Un copain, Thiébault, s'en est chargé. Notre chef dispose d'un chariot quatre roues qui lui sert de bureau et les plans étaient affichés à l'intérieur. Plus tard, lors de la destruction de l'usine, le camp français n'a pas eu une bombe. Séparé de l'usine par une route bordée de gros arbres, la fusée avait vu juste.

18 février 1944 : Alerte à midi, Peynemunde, base d'essai de torpilles et d'autres machines d'explosion, est situé à 80 kilomètre de Stettin, à l'entrée de l'estuaire. Bombardement sérieux ainsi qu'à Politz, fabrique d'essence synthétique. Notre travail de puisatiers est fini, changement de firme. Nous, au quai de déchargement où arrivent des grosses péniches de ciment et de briques, de bois de Norvège.

C'est un dur boulot d'équilibriste sur panneaux de bois, ou le lancer de briques avec madriers superposés ; la belle vie semble s'envoler. Suite du bombardement, départ de quatre copains sur Berlin et Kassel, ce soir nous irons sur les voies à Stettin pour l'au revoir !

20 mars 1944 : Messe à Stettin par l'aumônier, l'abbé Rodhain, qui visite les camps de prisonniers et civils de la 42. Pour nous remettre le lendemain, déchargement de vingt mille briques, torchons, 130 cigarettes et un pantalon, car les briques usent tout, les doigts avec, et il fait encore froid, -20 degrés.

11 avril 1944 : Il fait beau maintenant, c'est le printemps. Occupés à décharger du ciment au bord de la voie ferrée, à 1 kilomètre de l'usine. Onze heures du matin, l'alerte sonne, quelques avions très haut tournent au-dessus de l'usine, c'est un mauvais signe pour nous. Un quart d'heure passe ainsi et deuxième hurlement des sirènes. Notre chef se barre. « Restez là » dit-il, nous regardons et tout à coup, une fusée blanche et une rouge descendent lentement, presque immobiles. Et un bruit venu du ciel, les bombardiers sont là. Journée tragique, quelques instants et ça y est, à plat ventre, nous ne bougeons plus, ça tombe, c'est infernal. De l'usine, des cris, des ouvriers fuient vers nous. Certains n'ont pas encore subi de bombardements. La fumée noire qui s'abat, la terre et les arbres volent comme de la paille. Nous hurlons « couchez-vous ». Hélas à cinquante mètres, deux copains de la Vendée tombent. La terre retombe, la musette sur la tête nous ne bougeons plus. Après une demi-heure, on se ressaisit. Ils sont partis et nous essayons d'approcher l'usine. La police et l'armée arrivent et nous empêchent de rentrer. « Wec, Wec » entend-on, « fabrik verboten ».

Consolation, nos baraques en bois sont intactes. Seules les fenêtres et quelques portes sont arrachées. Craignant les explosions à retardement, on nous écarte du pire. Reprenant courage, il faut penser au casse-croûte. Nous décidons d'aller vers le lac à deux kilomètres. Craignant un second passage vers les trois heures, les sirènes nous rappellent par petits coups et les side-cars de la police nous font réagir et retourner vers l'usine. Des officiers de tous grades, SS, gestapo, pompiers, nous emmènent fouiller les décombres. La villa du chef de l'usine est complètement raplatie. Il faut dégager les morceaux de briques, de béton écrasé. Des corps doivent être dans un trou de huit mètres de profondeur ! Nous passons morceaux par morceaux. La cave était bétonnée, et un abri familial se trouvait en dessous. Tout est détruit.

Un souvenir personnel, j'attrape un soulier de femme quelques centimètres d'os et de chair en dépassent. Certains l'ont vu, je me relève et le passe à un pompier à côté de moi, les autres me regardent n'ayant pas le sourire. Et ça continue, quatre corps seront retrouvés là, déchiquetés !

Parmi les Français, six tués je pense, les autres, nous ne le saurons jamais et pendant plusieurs jours, on fera des fouilles.

Le lendemain, grand-tra-la-la, on reconnaît Goering et le petit groupe présent sont tous de la haute volée, aviation et marine, nous font baisser la tête. (Goebbels et Himmler Gestapo).

17 avril 1944 : Réparation des baraques, nous déménageons. Beaucoup vont partir travailler ailleurs. Nous, non spécialisés reprenons la 34/6 et nous nous retrouvons au bout et en haut contre le stalag des prisonniers français.

Deux lignes de grillages et de barbelés écartés de deux mètres permettent aux gardiens et Kapos avec leurs chiens loups de faire des rondes comme toujours en pareille situation. De petits souterrains vont bientôt être en construction, passage sous un lit de baraque en baraque.

On en profite pour faire des caches à pommes de terre, sous les planchers car les colis, avec les bombardements ou le mitraillage des trains, sont de plus en plus longs à parvenir et souvent fouillés et gâtés. La réserve de pommes de terre dans les silos ou aux champs est loin, cinq à sept kilomètres à travers bois.

Pas question d'y aller le jour, la nuit, on passe aussitôt la plantation, il y a déjà des prélèvements.

Les Italiens de Badoglio sont les plus maltraités, leurs gamelles sont souvent assez liquides et il faut bien dire que sans les patates, beaucoup ne tiendraient pas le coup. On cultive en Poméranie beaucoup de patates, seigle et betteraves.

20 avril 1944 : Je fais connaissance d'un sergent ardennais, Jean Marée Gringot, instituteur, une petite fille de deux ans qu'il n'a jamais vue. Sa mère habite à Grivy-Loisy. Il me demande si je veux servir d'intermédiaire pour l'envoi de lettres. Prisonniers, leur envoi de cartes est limité et beaucoup se débrouillent comme cela, et j'accepte. Je correspond d'ailleurs avec un oncle KG à 150 kilomètres d'ici par l'intermédiaire d'un travailleur civil comme nous.

27 avril 1944 : Grosses vagues de bombardements, lourdement chargées. Ca sent bon, la radio nous rend confiance. Ordre de cesser le travail entrepris, reprise de construction pour l'extension de l'usine qui a été détruite. Ils sont débordés par la casse et nous préparons une valise d'urgence et le sac à dos, suffisant en cas d'imprévu. C'est la pentecôte, anniversaire de la défaite de 40.

5 juin 1944 : Prise de Rome. Nous passons l'après-midi au lac pour maintenir le moral. Gratter les briques pour reconstruire nous casse les pieds.

6 juin 1944 : Ca y est, journée historique. Nous apprenons à neuf heures du matin le débarquement. Le Havre, Rouen, Dieppe et vers midi, c'est la joie, les Russes déclenchent aussi l'offensive. Tout va bien. Vive la France !

8 juin 1944 : Le rejet à la mer prévu n'a pas encore eu lieu et je reçois un colis.

12 juin 1944 : Désormais, il nous faudra travailler douze heures et leur moral est refroidi. Signe que ça avance bien, encerclement de Cherbourg, un an après le départ de la France. On les aura. Chargement de briques pour Christenberg et Podejuk. Achat de souliers cinq marks pour courir.

17 juin 1944 : Promenade à Stettin, bombardement de Londres par des avions sans pilotes. Adolf emploie les grands moyens !

19 juin 1944 : 367ème journée de travail, à quand la fin ? Départ pour Stettin en camion pour chercher du matériel au dépôt. En arrivant l'alerte sonne. On nous dirige aux abris. Mais quatre étages au-dessus, ça fait un peu peur. Heureusement, ce n'est pas Stettin mais Poelitz qui a dérouillé. Ca brûle tout noir, ça serait les Russes.

21 juin 1944 : Déchargement de briques à Olnof, alerte et survol de l'Oder et du Sud de Stettin. Cent prisonniers italiens sont tués. L'abri où étaient les italiens de Poelitz aurait été détruit par une bombe en plein dessus. Nous touchons 110 cigarettes.

22 juin 1944 : Le matin, distribution de bleus, ils ont peur qu'ils soient brûlés. Quel bordel à Stettin où nous sommes appelés en renfort pour le déblaiement et récupérer les cigares incendiaires vides. J'ai reçu six lettres du 26 mai et de la fin mai. Notre chef est dégonflé à bloc, son fils au front de Russie se rapproche. Echange d'une boule de pain contre vingt cigarettes.

30 juin 1944 : Journée de repos, touché 40 marks, reçu un colis de l'année passée, encore combien à supporter ? Le camion est en panne, Jean Labre revient de Kassel, tout y est détruit. Nous touchons une livre de marmelade.

6 juillet 1944 : Un mois qu'ils ont débarqué. Déchargement de péniches. Le soir, nous allons, une équipe aux patates est surprise par un vieux chleu et nous arrivons après la bagarre. Pour arranger l'affaire, nous lui déchargeons un petit chariot de foin en lui promettant de revenir. Il nous offre un bon casse-croûte, à boire car il fait chaud, pour une fois que nous sommes volontaires au boulot, ça console. Nous rentrons pour l'alerte de nuit et la pétarade habituelle. Retour de deux copains, Vasseaux de l'Aisne, et Lefèvre, ardennais. Ils ne savent plus où les mettre.

14 juillet 1944 : Angèle a 23 ans. Quand les reverrons-nous ? J'ai reçu la paie, 69 marks. Possibilité d'être évacué vers d'autres usines, pour ceux qui ont une adresse valable.

21 juillet 1944 : Attentat manqué contre Adolf. Girard revient, Horand serait disparu ou interné ?

29 juillet 1944 : Changement de baraques à Greifeinagen qui est une base de construction de fusées V1, c'est l'occasion d'arrêter pour avoir des cerises, à force de les regarder, ça fait du bien.

1er août 1944 : 22 ans aujourd'hui. Avec Modaine, nous allons chercher deux brocs de bière brune à ... pour fêter ça. Cafard. Acheté un rasoir couteau.

5 août 1944 : La Bretagne est délivrée, une équipe est désignée, dit-on, pour aller creuser des fossés anti chars en Pologne. Pas de camion, nous jouons aux cartes. Les derniers colis sont distribués, ils ont été fouillés et sont en mauvais état.

15 août 1944 : Ecris premier message et lettre recommandée. Offensive des Roumains et débarquement en Provence et en Corse. Les troupes viennent de l'Afrique du Nord.

16 août 1944 : C'est la joie, Toulon et Nice seraient délivrées, car en Normandie c'est dur, mais cette fois ça ira vite.

17 août 1944 : Les avions de reconnaissance tournent au-dessus de nous. Une heure du matin, bombardement au nord de Stettin. Gros feu de la DCA, nous nous planquons le long de la ligne de chemin de fer. Ca brûle mais beau feu d'artifice.

20 août 1944 : Nous repartons au port de Stettin. C'est incroyable, après deux heures de travaux, ils reviennent mais passent. En voilà pour huit jours, il y a quand même du danger, mais que faire d'autre ?

3 septembre 1944 : Nous apprenons la destruction du centre de la Vulkan et cette fois, presque toutes des bombes incendiaires. Cela fait moins de bruit mais plus de victimes. Le phosphore, on ne peut l'empêcher de brûler, même sur la ferraille. Charbonnier a été sorti et déshabillé par ses copains, les vêtements en feu, il faut les rouler sur du sable. Pouillart, un gars de l'Aisne est mort. Leur camp est complètement détruit. Les poutrelles et gros ponts sont passés au fer rouge, tout plié, au-dessus du niveau de l'eau. Deux mille degrés de chaleur ne laissent rien intact.

Ordre d'évacuation pour tout civil n'étant plus indispensable pour l'armée en Belgique, à Charleroi. Ostende, Sarrebruck sont détruits.

10 et 12 septembre 1944 : Nous avons touché un autre camion pour charrier du chlore et de la chaux pour la viande avariée et qui va rester en place ! Nous rechargeons les débris sur la route, les torpilles vides et nous voyons un beau lièvre et un cheval qui feront notre nourriture. Un repas en commun, la délivrance est proche. Les états baltes du centre de l'Europe prennent le combat.

12 septembre 1944 : L'île de Raegen est bombardée avec de gros morceaux, ainsi que Swinnemunde, cette fois le paquet a été mis.

14 septembre 1944 : Reconnaissance d'avions, tout l'estuaire y passe. Nous touchons la paie, 86 marks, elle est un peu plus forte en déplacement. La poste chleu ne reçoit plus d'argent pour envoyer en France. Moi, ça ne me gêne pas, je ne suis pas économe...

17 septembre 1944 : Surprise avant le boulot, les baraques sont cernées et fouillées complètement. Les SA, en camouflage et les gardiens de l'usine retournent tous les lits, armoires, mais pas d'armes ne sont découvertes. Voilà longtemps que les PG ... ont prévu car là, c'est le mitraillage instantané pour les récompenser. Deux heures d'alerte, de onze à treize heures, cette fois, nous sommes allés aux abris. Heureusement, ils n'ont pas levé les planchers car la réserve de patates était bonne.

18 septembre 1944 : Pour nous remettre, nous partons à six en camion chercher des hangars en bois pour remonter à Roëchen un tas de betteraves à sucre. Le chef étant d'accord, nous en récupérons deux sacs, faute de choux, navets. On fera de la confiture. Me laisser voler des voleurs, c'est agréable. Deux péniches de ciment sont arrivées au port d'Al ... pour Zangloff, ça refait les épaules.

21 septembre 1944 : Ca barde, chefs et Gestapo nous renvoient aux baraques. Inquiétude pour tous et une heure après, notre chef nous déclare qu'il va être réquisitionné par l'armée et nous apprend qu'en Pologne, à Varsovie, c'est l'assassinat, et des réfugiés protégés sont arrivés. En attendant, nous grattons des briques, nous serons sûrement gardés par les Volksturms (vieux âgés de plus de soixante ans).

29 septembre 1944 : Onze heures, nous embarquons au train pour Gollnow. Arrêt dans les bois, où nous sommes déjà venus pour monter une petite usine. Rassemblement des prisonniers français pour un autre stalag. Gringot et Coudanne viennent faire leurs adieux. Arrivée de cent vingt Polonais en tenue de ville, femmes en tenue de ville dont nous pensons qu'elles étaient en fonction avec les Allemands. Retour aussi des copains d'autour de Berlin, on regroupe.

6 octobre 1944 : L'alerte sonne, ça tire. On se sauve dans les bois en direction du lac, ça bombarde à Hladuze où se trouve un hôpital militaire. Le camp d'aviation près de Gollnow en a pris aussi. Une bombe ne tombe pas loin.

7 octobre 1944 : Alerte à midi, douze vagues de Liberator, la flac en abat quatre, s'écrasent du côté d'Altdamm. Poelitz en reprend aussi, c'est la quatrième fois pour eux.

9 octobre 1944 : Nous partons travailler à Rorohen. C'est le froid, raflé une hache, Thiébault à la scie, on s'en sortira.

11 octobre 1944 : Nous récupérons de la mousse roulée en paquets pour le camouflage. Des crottes de lapins de garenne en abondance. Confection de collets avec du fil électrique et j'en pose quatre. Le lendemain, un de pris.

19 octobre 1944 : Seize bons mois de passés, mais la soupe de midi n'est pas arrivée. Nous ramassons des champignons. Hitler déclare sa patrie en danger, mobilise de seize à soixante ans. Nos voisins du camp, des élèves mécaniciens, partent au front. Ils défilent jusqu'à la gare, avec mitrailleuse et panzer, fusil à l'épaule, le poignard, au côté, ça chante. Dans l'après-midi, je retourne aux collets, un lapin est pris et remue. Je veux le prendre, mais surpris, le garde-chasse est là, « verboten » et le fusil en joue. Je pleure et baragouine avec lui. Après discussion, il relâche le lapin et me dit de partir. J'y essuie une larme et je



comprends qu'il ne veut pas me mettre en prison. Il nous surveillait depuis quelques jours et me dit, « concentration lager », je sais ce que c'est ! Le train est long à venir, le front aurait lâché en Pologne. Fini pour cette usine, nous n'y reviendrons plus.

30 octobre 1944 : Nous reprenons le grattage des briques à l'usine, l'ennui nous dévore mais il faut se réchauffer. Les charançons ont attaqué la réserve de haricots !

1er novembre 1944 : La Toussaint est là. Nos villages sont à peu près tous délivrés en France. Mais ici, c'est l'hiver qui va commencer. Nous allons à la messe à Altdamm. Jean Labre, Modaine, Gérard, à pied et au cimetière où sont enterrés les copains. Un message via la Suisse pour nos parents par la Croix Rouge. Nous sommes en contact avec les cheminots d'Altdamm.

11 novembre 1944 : Nous ne sommes pas au boulot car ils nous ont supprimé la soupe du soir, lait avec menue paille d'orge, mais c'est passable. Les Français libres se battent durement en Alsace-Lorraine, et pour nous, c'est dur !

24 novembre 1944 : Strasbourg serait libéré. Transport de ciment. Le soir, nous partons aux patates, deux coups de fusil ont claqué, un a pris du plomb dans les fesses. L'infirmier du camp est prévenu mais pour l'instant, pas de droit à la visite et pendant plusieurs jours. Il ne peut s'asseoir, enfin, attendons ! Elie m'écrit un message de sa femme qui dit « famille en bonne santé », c'est un de mes oncles de Reims.

28 novembre 1944 : Un Polonais me propose ses souliers contre cinq paquets de cigarettes. Lantenois m'écrit, ils partent vers Hambourg et la frontière hollandaise. Quel espoir, Wolgast est détruit. Nous touchons la paie, 150 marks. On ne peut plus gratter les briques.

13 décembre 1944 : Il gèle fort. Les Russes pas frileux nous survolent la nuit. C'est qu'ils se sont rapprochés et comme avec Napoléon, ça leur convient.

21 décembre 1944 : Après une alerte de nuit, à huit heures du matin, nouvelle alerte. Cette fois nous avons vu l'étoile et de onze heures à midi, ils photographient et passent même à cent mètres au-dessus des sapins. Notre gardien qui a de grosses lunettes fait mine de viser, étant près de lui, je lui dis, tu es fou (tout bis faruk mintch). Il fout le camp.

23 décembre 1944 : Les boches ont re-attaqué en Belgique à Bastogne. Les journaux montrent leurs carnages. Ils sont fous d'espoir. On bout aussi mais que faire, quelques copains de Stettin viennent d'arriver. Charbonnier, Groud, Clément et avec Jean Labre, nous retournons à la messe, à Altdamm, tous le lendemain. Des boules de pain, du vin, le ravitaillement circule.

28 décembre 1944 : Pas de présence au boulot, chacun 3 marks d'amende. Il fait -24 degrés et il y a la neige à balayer. Demain, notre chef de chantier a laissé sa baraque et Thiébaud ouvre la porte. Nous prenons hache et scie pour récupérer du bois et c'est la fin de quarante-quatre qui passe. Bastogne a tenu et les ouvriers ont disparu. 1945 est là. Bringue cette nuit.

1er janvier 1945 : 18 mois d'exil. Nous déblayons la neige sur la route d'Augustwalde. Le vent de la Baltique nous cingle la figure et les pieds entourés de sacs de ciment. Nous tenons quand même mais le soir à sept heures, l'avion est là, rafales sur l'autoroute et quelques bombes. La Flac tire dessus. C'est un malin, il rase, part une heure et revient. L'autoroute Stettin/Gollnow serait leur dernier moyen d'accès et facile à repérer. Ils ne sont pas loin les autres bombardements de Berlin.

12 janvier 1945 : Recul des chleus en Belgique. Ils sont rentrés chez eux maintenant, mais parlent toujours

de Royan et St Nazaire, c'est ce qu'ils vont faire le long de la Baltique. Le Rhin serait franchi à plusieurs endroits, ça devient bon.

19 janvier 1945 : Nous partons pour le déblaiement de Stettin. Dans une cave d'hôtel, nous trouvons une caisse de couenne de porc pour faire de la gelée. L'artillerie russe approche. Mobilisation de civils, hommes et femmes, et peut-être nous, pour faire des tranchées anti-char derrière l'Oder. Prise de Posen et de Breslau, avance générale à travers la Pologne.

25 janvier 1945 : Nous entendons le canon, Kustrin serait atteint ainsi que Greifenhagen. Départ des quatre-vingts prisonniers français du kommando pour Greifswald. J'ai de la fièvre, Jean Labre m'a donné des médicaments, je ne suis pas reconnu à la visite.

30 janvier 1945 : Cinq avions en reconnaissance. Berlin re-déraille. Alerte jusque midi. Mot d'ordre allemand, qui ne travaille pas n'aura plus de carte de ravitaillement. Plus de deux mille avions passent, surveillent et bombardent la ligne de défense Gollnow, Altdamm, Stagard et la nuit, c'est toujours le petit avion russe qui ronronne. Nous allons travailler de nuit, à faire des tranchées par ici de l'Oder. Comme c'est le plein hiver et qu'il fait -20 degrés passés, nos pioches ne font pas grand-chose.

4 février 1945 : Seize soldats feldgrau auraient été tués près de Gollnow. L'autoroute est tout droit et nous devons poser des barricades à moutons pour empêcher la neige de faire de grosses congères, ce qui nous permet, de temps en temps de ramener un morceau de cheval. Pas de frigo, c'est naturel. Dix occupés évacués de Stargard viennent nous rejoindre après trente kilomètres à pied.

16 février 1945 : Une porte de baraque italienne est percée par des balles soviets en piqué. Ils essaient de résister et de repérer les troupes en place, ça devient dangereux, on nous emmène à Altdamm avec nos pelles. Mais le mitraillage reprend à proximité de l'autoroute et on n'insiste pas pour mettre en route. Repli complet de civils polonais. Les Allemands avec leurs beaux quatre roues à flèches, parfois à pneus, défilent.

20 février 1945 : Ces fermiers ont parfois l'allure de vrais bourgeois avec leur calèche mais où vont-ils aller ? L'Oder passé, le bétail suit, avance de lui-même. C'est ce qui fait penser à quelques Charentais qui avec une hache et une masse attrapent un taureau d'un an environ et l'un par la queue et les autres en tête. Bébert cogne et vlan, le couteau, comme au cochon. Il tombe quand même à deux cents mètres de la baraque. La scie et ça y est, on le rapatrie facilement. Chacun son quartier. Illico, les poêles à frire tournent toute la soirée. Enterrement civil pour la peau et les abats, et la nuit arrive. Alors, la digestion est longue mais la viande du corps, beaucoup plus rapide, est un puissant laxatif et le relais chambre et lazaret fonctionne à tel point, que nous sommes tous malades. Cela, je suis sûr que pas un de nous n'y a pas passé. Dysenterie générale, le produit devait être fiévreux. L'infirmier nous soigne en fermant les yeux et le nez. Le lager führer nous fait chercher.

3 mars 1945 : Visite des chambres mais personne ne dit rien. Il faut aller nettoyer la fameuse autoroute, mais la mitraille reprend. Les Russes attaquent Manow, le canon tonne. L'usine doit être évacuée, nous chargeons six wagons de matériels divers, bureau, tours, perceuse, étaux, limeurs et tout ce que l'on peut bouger. Notre chef part emmener sa femme.

5 mars 1945 : Attaque sur Gollnow et Stargard qui sont encerclés. Les chars ne sont pas loin. Les Allemands partent, nous hésitons car les obus atteignent Altdamm. Un tiers des Français environ sont partis. Nous ne sommes pas décidés ; le chef, avec son camion, nous avait dit qu'il reviendrait, mais priorité aux troupes. Nous passons la nuit aux abris et l'eau et l'électricité sont coupées. Les obus des deux sens passent au-dessus et nous voilà bloqués aux abris. La cantine est visitée.

7 mars 1945 : Nous récupérons sucre, pâtes alimentaires, patates et bidons pour l'eau. Le combat reprend et s'intensifie, du renfort arrive de Stettin. Nous partons à Arninswalde chercher du lait et des œufs, mais tout est ouvert, plus personne au petit village. On se permet d'entrer, volailles et lapins sont restés ainsi que les conserves de fruits et même de viande. Mais la bagarre redouble, pris pour des voleurs, nous partons. Une division (das reich) arrive. L'artillerie s'installe en dehors du bois. Certainement, la Croix Rouge est dans l'usine et tout à coup, cinq chars arrivent à travers bois. Départ de Gollnow, ils passent devant nous, à cinquante mètres. Les tireurs assis autour tirent au-dessus de nos têtes et « couchez-vous », entendons-nous, nous interdisant de les suivre vers Christenberg. On ne les reverra pas et la nuit, ce sont les boches qui sont tout près.

8 mars 1945 : Le matin, au petit jour, le kommando de prisonniers russes passe encadré de nouveaux arrivés, deux veulent se sauver à travers bois mais immédiatement, ils sont abattus. Cela hurle de partout, nous retournons pour aller aux cuisines rechercher des pâtes et de l'eau. Cela coule un peu au camp, on emplis les bassines qui traînent. Les baraques sont encore là. Les Russes sont à Bergland et Altdamm brûle complètement. Cinq Ukrainiens arrivent de Christenberg entourés de la gendarmerie militaire et nous disent qu'une bataille de chars das reich a repoussé les Russes. Les obus hurlent et les balles sifflent au-dessus du bois. Il ne faut plus sortir, nous creusons un trou pour avoir de l'eau pour se laver et la nuit arrive.

9 mars 1945 : Une deuxième bataille de chars, plus à droite nous réveille. Cette fois c'est la Gross Deutschland au complet. Les fantassins courent devant nos abris. Les arbres en dégingolent. Pas moyen de regarder dehors, ça sent la poudre, le soufre, quelques obus autour, tout près.

11 mars 1945 : Nouveau groupe de chars (das reich). Quelques-uns retournent vers la cantine. Tout est broyé. Les SS arrivent, occupent les abris, bousculent les valises. Ils nous font sortir, nous regroupent devant, demandant pourquoi nous sommes restés là. Les baraques ont brûlé.

Heureusement, pas d'armes dans les abris. Les ordres ont été respectés de notre côté car eux étaient prêts pour tirer. Ils nous comptent, dans les trois cents et nous avançons vers Gollnow. Girard et deux autres ne veulent pas venir et retournent. J'entends un SS qui arme sa mitraillette, mais il ne peut tirer, d'autres sentinelles sont à quelques mètres en arrière. Enfin, adieux aux fuyants, nous avançons encadrés par une trentaine de gars bien armés, les grenades aux ceintures et dans les bottes, nous bifurquons à droite et arrêtons un kilomètre plus loin. Il est trop tard pour Altdamm (7 kilomètres).

12 mars 1945 : Les gardiens ont autre chose à faire et la Wehrmacht est là, elle distribue un peu de pain et de confiture. Nous devons gagner la lisière des bois vers Altdamm. Le front serait à Stargard et Gollnow, à trente kilomètres environ. Il nous faudra traverser Altdamm par petits bonds, rasant les murs qui fument encore et même la mélasse échappée des citernes et qui a coulé dans les rues. La colonne s'est coupée en deux, l'une vers Podejuh et l'autre vers Stettin, car les obus tombent toujours. La traversée de la ville se fait par petits bonds et à plat ventre, quand il n'y a plus de mur. Enfin, nous atteignons la cimenterie où nous allons casser la croûte. Un camion est là, trois sont désignés pour aller chercher du pain et fromage vers Podejuh. Un Allemand au volant, Bellard à ses côtés et les autres derrière. Deux kilomètres et vlan, un obus. Le chauffeur s'affale sur Bellard, la tête arrachée par un éclat. Les gardes sont là, le sortent, un prend le volant et arrive à joindre le dépôt, et rentre deux heures après.

Distribution, car nous mangeons et nous devons gagner les ponts de Stettin avant la nuit car l'artillerie russe a des canons, disent les wolksturms, qui crachent des petits obus de trente millimètres, à trente kilomètres. Ils ont dix tubes et s'appellent les orgues de Staline. Nous n'avons plus peur et apercevons quelques trains qui roulent à petite vitesse et qui rentrent à Stettin. Lequette pense à la chance si on

pouvait monter. En plus, ça fait huit jours que nous venons d'être encerclés ce qui nous fait penser à la ligne Siegfried qui d'après les journaux des vieux doit être aux mains du Schwartz Corps, depuis quelques jours. Et nous allons à Poelitz où était le Straflager, nous espérons qu'il a bien été détruit. Arrêt à la sortie d'Altdamm, il fait nuit et nous allons parcourir la partie à découvert, qui se passe bien. Nous traversons les ponts de l'Oder, tout paraît brûlé, les rues sont à moitiés dégagées et nous prenons le centre-ville. C'est le désert, et les tirs d'obus sont arrêtés.

13 mars 1945 : Nous arrêtons avant Poelitz et entrons dans une usine détruite et que voyons-nous, notre chef de camp de la Posno. Un officier SS baptisé « gueule cassée », en convalescence avec son ordonnance, interprète furieux, ils attrapent nos valises, les renversent sur la route, nous traitant de voleurs et d'espions. Dreville qui est à côté de moi est marié, deux enfants, et avait acheté des tricots et sous-vêtements pour sa femme. Etant accroupi, il lui lance un coup de pied dans la poitrine et l'envoie rouler sur le dos. Ayant moi une veste bleue de France neuve, je lui montre la marque Lafont de Lille et lui dis qu'elle vient de France et que nous ne sommes pas des voleurs. Surpris, il nous menace du staff lager mais fout le camp.

Où allons-nous ? Notre chef d'équipe avait dit qu'il reviendrait. Des wolksturms arrivent et nous dirigent vers un temple où nous retrouvons une partie de notre équipe. Plus d'une quarantaine de Polonais, des chariots amènent de la paille pour coucher, que nous éparpillons sur le ciment. Nous devons creuser des fossés antichars, c'est le refrain habituel, le travail au ras de l'Oder ne pourra se faire que la nuit, rapport aux avions.

15 mars 1945 : Nos vieux gardiens, nous laissent sortir. Jean Labre nous emmène et nous apprend qu'il veut aller à la gare, voir la situation et voudrait partir chez les Allemands où il est déjà allé en permission une fois car son père, à la guerre de 1914-1918 était prisonnier et est toujours resté en relation avec eux. Sur la place centrale, un bureau fonctionne, c'est l'Arbeitsam et nous apprenons qu'avec une adresse de civils en Allemagne, il est possible d'avoir un papier. Ici, ils sont débordés par tous ces gens qui n'ont pas de travail et qu'il faut nourrir, c'est la pagaille de 1940 de France. Jean réussit et va chercher sa valise. Nous rentrons au temple et que voyons-nous, quatre SS entrant dans la sacristie qui dans un temple se trouve à l'entrée à gauche au lieu du fond, près de l'autel dans une église. Ils en ressortent avec des cartouches de cigarettes en dépôt ici. Quelle aubaine dit Lequette, surtout que l'alerte sonne et que les avions russes tirent des rafales. La rive de l'Oder n'étant pas éloignée, nos gardiens se barrent aux abris. Nous restons et Lequette, avec son passe-partout nous dit, j'essaye.

17 mars 1945 : Nous gardons la porte car pour nous, les cigarettes sont de l'or en boîte, et distribution de quatre cartouches immédiatement, et ma foi, tout rentre dans l'ordre, mais défense de fumer dans ce temple. La nuit se passe. Le lendemain, voilà les SS qui rappliquent. Wo gardes guesten, pas de réponse. Ils les emmènent, ils se sont aperçus du vol et vont soi-disant les pendre pour abandon de poste. Nous réfléchissons à toute vitesse et panique. Beaucoup enfouissent dans la paille, mais si les SS fouillent, ce sera découvert et d'autres bourrent les cigarettes dans le tuyau des lavabos, si bien que tout se bouche et un liquide jaunâtre remonte en surface. Inquiets, nous décidons à quelques-uns de sortir les valises, nos gardiens ont disparu et la nuit arrive. Lequette, Dreville, Thiébault, Bocquet, et moi partons vers la gare et rencontrons d'autres réfugiés comme nous. La gare a souffert du mitraillage. Nous gagnons des abris et allons y dormir cette nuit.

18 mars 1945 : Nous remontons vers la place, déjà beaucoup de traînards Nous rencontrons notre premier responsable de Frauendorg, ancien des Chantiers de jeunesse qui depuis deux jours essaie de partir par le train de voyageurs pour Hambourg. La seule possibilité est d'avoir une adresse d'usine et des copains. Justement, Lequette a une adresse d'un beau-frère qui correspondait avec lui près de Stuttgart. Il me demande si je veux partir avec lui. Nous allons donc à l'Arbeitsam. Le premier qui nous reçoit nous montre un bureau voisin, et nous explique que l'on demande des manuels pour une usine égale à Pomerche

Motor, près d'Esslingen et Stuttgart.

La vue de l'adresse du copain de Lequette lui convient et nous avons un papier signé de l'arbeitsam de Poelitz. Reste à prendre le train, la gare est bien gardée mais a subi les tirs d'obus et il ne faut pas passer aux portillons, car Lequette s'est fait reprendre comme ça à Berlin en juillet 1943. Nous ressortons et le soir nous gagnerons directement les quais encombrés de wagons de toutes sortes, un groupe de copains venant d'Altdamm, vient vers nous cherchant une solution pour ne pas rester à Poelitz, sachant que leur ancien directeur d'Altdamm les recherche ainsi que d'autres d'Aminswalde. La gare de marchandises est facile d'accès mais il nous faut du ravitaillement, si nous voulons partir. Cette fois, d'autres ouvriers travaillant ici nous repèrent.

19 mars 1945 : Nous leur demandons en échange de cigarettes, il nous en reste six paquets, eux ont des patates. Ils nous ont compris, et reviendront ce soir. Lequette ne fume pas non plus. Leur camp est près de la gare et deux sont de l'Aisne aussi. Ils nous fournissent des feuilles à coller sur les wagons qui devaient partir ce soir, car l'aviation les repère et ils ne partent que la nuit. 8 heures du soir, deux boules de pain et deux cartons de patates et deux bidons d'eau, ils nous montrent le raccordement où les premiers partiront par la voie de droite. Lequette a fait deux ans cheminot à la Ferté Milon. Neuf heures, l'alerte a résonné, la flac tire sur l'Oder, au-dessus de Stettin. Une locomotive apparaît, phares camouflés, et recule pour accrocher une rame. Elle est à reculons, donc vers la sortie et huit vont être accrochés ensemble. Nous attendons, tout est prêt, il faut laisser démarrer et s'enfiler au milieu. Tout se fait au ralenti, deux employés sur le tandem et avec la courbe à gauche, ils ne peuvent plus nous voir, les autres copains raccordent ! Un petit arrêt pour contrôler si tout fonctionne. Lequette a ouvert une porte, nous rentrons à l'intérieur des caisses. Tout s'arrête et la machine va en raccrocher d'autres, ce qui fait que nous sommes bien en queue. Une heure se passe. Tout est raccroché et nous partons sans trop de mal.

Le clair de lune est dans la direction opposée, donc nous sommes sur la bonne voie. Un regard, ça brûle toujours. On s'enferme et chacun sa couverture sur le dos, nous mangeons un peu. Un litre d'eau chacun près de nous et l'aventure est partie. Crevés du bruit des alertes de dix jours que nous venons de vivre, on s'endort quand même. L'allure n'a pas l'air terrible, 30 à 40 kilomètres à l'heure. Secousses et freins qui grincent nous réveillent. Il est trois heures et il fait froid ! On se secoue, où est-on ? Nous n'entendons plus la machine, on pense à une gare de triage et arrêt. La machine repart, nous restons là ! Mais on nous a oubliés, huit wagons sont là. Il gèle et la nuit continue. Le calme nous surprend.

On se rendort, c'est la faim qui nous réveille et le jour commence à pointer. Nos sacs à dos sont fouillés, du beurre et de la confiture nous rassurent pour le déjeuner, mais il va falloir essayer de faire cuire des patates à l'eau, j'ai ma gamelle en fer blanc de l'armée française, il faut sortir pour faire du feu. Un vieux seau troué fera l'affaire et de chaque côté de la voie, nous avançons, une guitoune d'employés apeurés, de loin fournissent une pelle-pioche et un seau, un bidon, c'est toujours utile. Quelques bouts de planches et on rentre dans le wagon.

20 mars 1945 : L'envie de regarder dans un autre et Lequette ouvre le fil plombé sans le détruire pour pouvoir le remettre. La porte recule, le wagon est plein de meubles et machines de bureau, un papier, Esslingen, c'est le coin où travaille son copain et que nous avons lu au départ. Ce doit être la direction et notre destination.

Le jour passe et rien, on allume des petits bois et trouons le bidon, la gamelle de patates tient debout et l'eau est à surveiller ; à la Posno, on en faisait cuire aux cendres. Tant pis, en robe des champs, tant pis mais c'est assez long, un peu de fumée nous inquiète et il faut regarder si quelqu'un se pointe. C'est bien une voie de garage et nous passerons la journée dans l'attente d'un convoi. Nous évaluons avoir roulé plus de 100 kilomètres et nous apercevons trois gars qui viennent avec des outils à la main, au-devant de nous.

Nous rentrons et fermons. C'est l'entretien sur les voies et les roues d'usage normal. Nous laissons faire, quelques coups sur les roulements et boîtes des voitures. Ils parlent en français. Un peu d'huile et un nom, Eberswalde mais motus. Il fait trop jour, ça nous fait rire mais ne disons rien. Ayant ce qu'il faut pour aujourd'hui, Lequette regarde sur la carte des alentours de Berlin. C'est la bonne direction, nos cheminots sont partis et ça nous fait penser à un autre convoi.

Pour ce soir, les alertes sur Berlin sont si fréquentes, qu'on ne peut pas moisir là, et la nuit arrive. Nous mangeons nos patates mi-cuites, mais on fera mieux demain. Nous avons des pâtes, facile à faire cuire avec nos bidons et gamelles. L'eau, que l'on espère trouver, et il faudra essayer la nuit pour les cuire en roulant, le jour, c'est trop dangereux.

Un outil à la main, et nous descendons le temps de rechargement de la machine à vapeur. Nos bleus sont les mêmes que ceux que les copains portent à Banfov. Comme prévu, à dix heures du soir, un autre convoi de l'aiguillage, et à reculons, bigne et ça repart vers la gauche, donc bon pour le contournement de Berlin. Les autres trains sont pleins de réfugiés et nous les croisons. Donc, bon espoir, ça roule dans le bon sens. Il est vrai que sur la loco, « nous roulons pour la victoire » est inscrit en allemand. La nuit est calme et nous faisons chauffer le seau et les gamelles pour faire cuire à manger. Le menu sera varié avec les pâtes. Nous n'aurions pas pu le faire dans un wagon de voyageurs.

21 mars 1945 : Le camouflage obligatoire ne permet guère de voir ce que nous traversons. Un écriteau, Furstenwald, vient d'apparaître et l'on entend la Flac qui tire. Ce doit être encore Berlin qui prend. Nous arrêtons pour le ravitaillement et changement de personnel.

La sirène hurle encore mais nous n'avons pas le choix, nous restons en place. Vers onze heures, le convoi redémarre et traverse Wittenberg dans l'obscurité, et l'on s'endort. Le matin arrive et une gare en vue, Scwenfûrt, près du Tyrol. Arrêt, c'est plein de réfugiés et une distribution de café avec les croix bleues, les chapeaux à plumes vertes et nous faisons la queue avec les autres. Nous repensons à notre ancien chef de Frauendorf qui, Tyrolien d'origine, n'était pas mauvais. J'achète un litre de café d'Ersatz et un kilo de pommes. La confiance revient et c'est notre première sortie en public qui n'a pas l'air d'avoir la mentalité de la Poméranie. Lequette a eu une demi-boule de pain gris, un journal, en passant, un peu d'eau au lavabo et nous regagnons la file du stationnement. Ce n'est déjà pas facile, et pour aujourd'hui, il était temps. A gauche, des monts de neige et les sapins verts, c'est beau.

Nous partons vers la droite, ça nous étonne et le journal parle de combats en Forêt Noire. A l'Est, c'est stabilisé, l'Oder sert de frontière. La Pologne paraît déblayée. Nuremberg a été bombardée et nous allons la contourner par la droite. C'est un beau coin et l'on voit des skis portés par ceux qui en ont le droit. Le convoi est souvent au ralenti, des bruits sourds et de la fumée se dégagent. Le front rétrécit et les avions pullulent.

Le temps est beau et moins froid. Des bruits sourds et de la fumée se dégagent au loin. Nuremberg est la deuxième capitale du Reich, jusqu'ici éloignée du front, mais les bases italiennes et françaises ne sont pas éloignées. Trois heures de l'après-midi, la Flac tire laissant des petits nuages blancs dans le ciel. Et tout à coup, un bruit terrible, mitraillage, et blocage des freins, et ça éclate. La locomotive a été touchée et tout s'est cintré, le devant du train culbute dans le ballast, et les nôtres sont couchés jusqu'au talus, abasourdis et les pattes en l'air. Les meubles et le wagon métallique, avec les quatre derniers, jusqu'au fossé. Notre porte se retrouve en l'air, sur le côté.

Lequette se dégage le premier et nous ne sommes pas blessés. Nos sacs près de nous mais notre linge dans les valises coincées sont durs à récupérer. Tant pis, il faut partir. Tout peut arriver, les avions et la police. La forêt nous attire et la neige est dure, il fait froid et ce qui vient d'arriver... Une demi-heure de marche

nous réchauffe et l'on voit des PG français qui accourent, descendant leur calot, ce qui nous rassure. Où allez-vous ? Nous les regardons et le sourire revient. Ne vous en faites pas, nous sommes des bûcherons sans surveillance et trois autres travaillent dans des fermes à deux kilomètres d'ici. Occupés à tailler la base des sapins, seul le feu au bois est interdit.

25 mars 1945 : Avec la marmite norvégienne, nous leur racontons notre vie. La Baltique et Stettin ne leur sont pas inconnues. Ils habitent au village depuis deux ans. Ils font l'entretien du bois et la collecte de résine qui va bientôt commencer. Le garde champêtre, Volksturm, les compte et leur ferme la porte la nuit à clé. Et ils sont très bien avec la population. Nous les suivons à l'heure du repas, le soir ils mangent tous ensemble et autour d'un poêle, nous parlons du pays, en France, et ce qui se passe depuis un mois donne l'espoir d'être bientôt libérés. Sur le Rhin, tout va bien maintenant. Après quelques jours passés avec eux, le gardien et le bourgmestre nous conseillent de gagner notre point d'accueil et savent qu'Esslingen est près d'un camp d'aviation et d'une base de Messerschmitt.

Cette fois, nous payons notre billet de train. Ils nous ont amenés à cinq kilomètres avec un quatre roues et deux chevaux. Cette fois, ce sont des wagons de voyageurs qui nous emmènent. Ça coûte 8 marks. Nos ausweis de la Pomo toujours valables et nous arrivons à l'Arbeitsam d'Esslingen. Après deux heures d'attente, nous apprenons que l'usine a été détruite et Stuttgart bombardée plusieurs fois. L'air embarrassé de nous, ils nous demandent si nous voulons travailler en culture, ce que nous acceptons. Les prisonniers français sont regroupés dans un stalag, car le front en Forêt Noire n'est pas loin.

Un Bauer en tenue arrive en camionnette et tenue noire de bauerfuhrer. Maire du village et l'air satisfait, il nous emmène. Il nous parle même en français. Son PG français vient de partir, il s'est battu dans l'Argonne en 1914/1918. Il a l'air bon type. Trois kilomètres à parcourir et un petit village appelé Platenhart qui ressemble un peu à Ecordal. Habitant presque à l'entrée du pays, me voilà désigné pour être son ouvrier. Il y a deux filles et une femme, la soixantaine. Lequette va aller plus haut du village, chez une cultivatrice dont le mari était en Russie, elle a deux enfants aussi, deux chevaux, quatre vaches et quatre cochons. C'est la moyenne des exploitations, sept hectares de culture et trois de pâture. Il me présente sa femme et ses deux filles, 17 et 19 ans. L'aîné est fiancé, lui aussi en Russie. Me voilà encadré et heureux.

Première décision de madame, vous allez vous laver et je vous donne des habits propres. Il est vrai que nous n'étions pas propres ou bien habillés, et ils ont peur des poux. Elle me fait entrer à l'écurie tout de suite, où il y a un lavabo et une petite pièce au fond où je vais dormir et m'installer. Un cheval, Félix, et un poulain de deux ans, Victor. Tout est bien propre. Grosse Mouter revient, bassine, eau chaude, savon et du linge propre, un pantalon de son mari. Elle parle un peu français, je suis le cinquième depuis quarante. Les autres étaient prisonniers et logeaient au kommando. Elle me demande mes habits pour les faire bouillir.

Ma valise et mon sac à dos, tout y passe. Elle m'enferme donc là, et je me lave complètement, ce qui n'a pas été fait depuis quinze jours. Les poux n'aimaient pas les blonds, mais ça fait du bien. L'hiver là-bas, étant rigoureux, il faut passer dans l'étable pour monter l'escalier qui conduit à la cuisine et aux chambres, le bas servant de sous-sol, saloir, frigo, réserve à patates et le garage pour deux voitures. L'hiver, il y a beaucoup de neige mais on a connu pire en Poméranie. Nettoyé et séché, le patron m'appelle, me montrant vaches et cochons. On me montre où vit la famille et je n'ai jamais eu un tel accueil depuis deux ans, le thé et les gâteaux secs qu'ils font eux-mêmes. Ils ont un four électrique et fabriquent des pâtes.

Plus tard, je tournerai la manivelle de la presse à nouilles et du moulin à farine. Mes photos de Sainte-Vaubourg, les juments avec leur poulain, la famille, tout ça les fait rire. Lui, en 14 s'est battu à Montfaucon et me parle de Cornay et Fléville, à 30 kilomètres de chez nous. Me voilà donc installé dans une famille protestante où il fait bon vivre. Lequette est aussi surpris, lui qui est père de famille, retrouve deux enfants,

le travail est plutôt manuel, biner le colza, herser les prés, l'oeillette, conduire le fumier et le purin au tonneau, car la propreté est de rigueur. Pâques est arrivé.

20 avril 1945 : Pâques, pour leur religion est une grande fête où la viande est interdite cinq jours durant. Par contre, les gâteaux secs et pâtes dans l'abondance pour nous. Ce sont trois jours de vacances. Le patron est toujours parti en réunion, il me dit que ça va bientôt être fini. Le corps noir d'Afrique occupe toute la forêt Noire et l'on entend parfois des roulements de canons. Aviel est en route et le beau temps est revenu. Une autre famille nous accueille par hasard et nous invite le samedi soir suivant pour écouter parler les Français à la radio. Lui était dans les assurances, plus de 60 ans et avait de la famille en France. Elle a travaillé près de Colmar, et en réalité, ils sont conscients que tout sera fini ce mois-ci. Seule la Gestapo leur fait peur.

Le lendemain, mon patron, en seul à seul, me dit « on est foutu » et ma fille aînée vient de recevoir un ordre de mobilisation, qu'en penses-tu ? Je lui réponds qu'à sa place, j'irais me planquer dans une autre famille. Je ne lui dis pas que nous avons écouté la radio française dans une autre famille et que nous croyons à l'encerclement de Stuttgart très proche. Le Rhin est traversé partout depuis janvier. En Hollande, c'est fini. Les Russes veulent Berlin et c'est pour bientôt.

21 avril 1945 : Les sirènes hurlent, les avions tirent et bombardent tout. Ca y est, l'attaque est déclenchée, à 30 kilomètres de Stuttgart et jusqu'à la Suisse. Nous sommes à 15 kilomètres et un haut-parleur de la Feldgendarmarie passe, ordonnant la résistance et la mobilisation pour tout sujet pouvant porter les armes, jusqu'à 65 ans. Mon patron, qui est bauerfuhrer doit organiser un tour de garde pour cette nuit et prévenir avec des draps blancs au cas où des chars alliés portant une étoile blanche feraient apparition. Le garde champêtre avec sa sirène portative doit faire descendre aux abris femmes et enfants.

21 avril 1945 : Les pompiers installent les bunkers en béton au coin des rues. Quelques avions mitraillent ce qui restait debout de Stuttgart et l'après-midi du vingt-et-un, deux français de la choucrouterie voisine viennent nous rejoindre. Nous discutons devant la ferme et le garde champêtre, en vélo, avec sa sirène, prévient, des chars signalés, ordre de pendre des linges blancs aux fenêtres. Nous quatre, au coin de la rue, une rafale au-dessus des toits fait sauter des tuiles et des chars, par les jardins et le haut du village, descendent la rue à cent mètres. En voilà deux à quarante mètres, précédés d'un engin nouveau pour nous, ayant comme un traîneau à l'avant et des aiguilles qui délayent et oscillent de chaque côté, qui sont des détecteurs de mines. Aucune résistance ici.

Les fantassins se coulent derrière et le long des murs, le premier qui arrive vers moi à l'air bizarre, camouflé et habillé en Américain. Je crie aux autres, « merde, ils ne sont pas français », réplique immédiate « ta gueule, je suis parisien » et il me montre le canon de sa mitrailleuse. Pour nous, c'était l'armée française qui devait arriver. Ils ne s'arrêtent pas, et derrière, d'autres accourent grenades à la main et fouillent les maisons. « Rien à nous signaler » demandent-ils, et cette fois, c'est la rigolade. Les nord-africains signalés sont bien des Français. La tenue et le matériel nous ont surpris. Ils sont pour la plupart engagés pour la durée de la guerre, ayant refusé de venir en STO ou plus jeunes, ils voulaient repousser les Nazis.

Le pays est occupé et à quelques kilomètres, une bataille est engagée. Et voilà d'autres chars plus lourds, ils ont un canon de 105 millimètres et se groupent dans un chemin avec un talus en bas du village. Les radios crépitent. A cinq kilomètres, des chars et un convoi allemand sont arrêtés par un autre escadron français qui leur demande de bombarder les Boches. Installation à toute vitesse, on voit le bout du canon qui s'abaisse et dix de nos chars tirent à pleins tubes. On voit que ça percute et les flammes jaillissent. Tout autour et derrière la colonne qui était bloquée une demi-heure et le calme revenu, ils sont descendus et heureux du résultat. La colonne boche est détruite, pertes aussi en chars français et aucun obus vers nous n'est parvenu.



21 avril 1945, au soir : Les goumiers marocains sont arrivés et c'est à eux à contrôler les maisons car il y a toujours des SS ou d'autres qui se cachent, donc pas d'erreur, il faut nettoyer. Je rejoins mes patrons, leur téléphone a été arraché et ils sont épouvantés. Je parle aux soldats, eux aussi veulent savoir ce que nous faisons là, notre départ de Stettin et la bonne direction que nous avons prise pour les atteindre. Ils nous apprennent qu'ils ont fait l'Italie et que l'hiver a été très dur pour eux à Colmar et Strasbourg. Leur général est un Alsacien et a été nommé à ce grade dernièrement. Il s'appelle Schlessler, il a une fille de dix-neuf ans, et sa radio, qu'il ne quitte pas. La nuit est arrivée et tous se mettent en place. L'encerclement est bouclé pour aujourd'hui car le matin est souvent le plus dur moment.

Mes patrons me demandent de rester avec eux et de coucher en haut de l'escalier, devant eux. Pour nous, c'est inespéré, et ça ne pouvait pas aller plus vite. L'électricité est déjà rétablie mais camouflage quand même. Ne pouvant dormir, je descends, des soldats dans les étables, mais dehors, on peut discuter un peu de la France et des Russes. C'est la course pour Berlin depuis un mois. Le matériel américain est arrivé en pagaille et ils doivent faire là des bonds d'encerclement de quarante kilomètres par jour, c'est le mot d'ordre. La nuit se passe, six heures, au poste et sept heures, deux chars partent patrouiller devant. Un kilomètre plus loin, c'est encore l'obscurité et à un virage, un canon anti-char les attend et tire le premier en faisant sauter la tourelle. Malheureusement, le chef de char n'a pas vu et lui et son mitrailleur ont été tués. Le char accélère et passe, tirant sur les servants qui essaient de fuir. Deux sur cinq seront abattus. C'est la guerre et la surprise.

24 avril 1945 : Une autre patrouille qui suivait, ramène les deux corps au village et le lendemain, la tourelle sera changée et repartira. C'est le destin, les corps seront mis dans des toiles spéciales et un camion les emmène. Nous voyons les autres qui pleurent, ils étaient ensemble depuis Paris, c'est fini. Ils seront vengés, c'est la voie de la guerre.

Pour tous, nous allons pouvoir penser au départ à Esslingen, un kommando de prisonniers dont l'un était chauffeur de car scolaire peut nous emmener. Un sergent des Goumiers s'occupe de cela, il y a de la place pour vingt-cinq et nous les approchons. Il nous emmène dans sa jeep et c'est d'accord avec la police française, qui elle aussi est arrivée en occupation. Nos patrons voudraient que nous restions, mais depuis vingt-deux mois, nous rêvons de la France. Demain, en route, 120 kilomètres environ.

Nous arrivons à Offenbourg, certains cols étaient encore glacés et c'est la Forêt Noire. C'est là que nous voyons le matériel à quatre roues motrices en pleine expansion. Un camp spécial est en fonction depuis quelques jours mais dirigé par les Américains. On nous trie, les KG à gauche et les civils de la 42 sont prioritaires. D'un autre côté, les volontaires pour aller travailler en Allemagne et civils d'autres nations attendront leur tour. Ils se méfient que des Nazis profitent de l'occasion pour leur retraite. Nous allons après le contrôle des papiers subir la désinfection à l'américaine dans de grands camions spéciaux avec étuve, piscine, baignoire et poudrage de DII, poudre jaune qui pue à travers les habits d'abord. Puis par vingt, à poil, et l'on nous poudre partout sous les poils, puis examen par des majors pour détecter les maladies contagieuses. Interrogatoire et radio, s'il le faut, l'on reçoit un maillot de corps et un slip et sous les tentes, nous attendons les habits lavés et séchés.

Ma valise et mon sac à dos récupérés, on nous donne du thé et un casse-croûte et au bout d'une heure, c'est la police française qui veut nous connaître. Les habits portables sont restitués et le reste brûlé aussitôt dans des containers spéciaux. On nous dirige ensuite dans un camp bien gardé et nous y passerons la nuit. Les prisonniers, anciens KG et nous, sommes prioritaires, un grand réfectoire et un lieutenant réserviste nous souhaite la bienvenue.

La radio marche et nous allons manger, assis cette fois. On nous dit que nous partirons demain matin, le Rhin, étant bord à bord, et l'après-midi est réservée à la troupe. Des lits de camp sont sous les tentes, lits

superposés et sacs de couchage. On essaie de rencontrer des copains mais nous sommes un peu hébétés et fatigués. Nous ne demandons qu'un peu de calme, les générateurs et appareils de chauffage font assez de bruit. Certains voudraient pouvoir téléphoner mais c'est interdit et la guerre n'est pas finie.

25 avril 1945 : Après une nuit un peu mouvementée et froide, on nous embarque en camions. Un petit village entièrement détruit, c'est Kiel, mais les véhicules n'ont pas le droit de pénétrer, nous en fourrière et saisie par l'armée. On se trouve en tête de colonne puis un contrôle avec barricades, on ne passe pas n'importe qui ! Le Rhin est là, boueux et bord à bord, des cordages, une passerelle et un pont de bateaux sérieusement encordé et gardé de sentinelles noires américaines. Et nous voilà, premier groupe, une main agrippée à la corde et nous passons, pas question de discuter, ça balance et ça avance.

Mais il est large ce pont-là. Tout de suite regroupés, des camions GMC découverts nous emmènent dans une caserne au deux-tiers brûlée et là aussi des camions avec tentes déployées forment des abris de passage. Cette fois, ce sont des soldats français réservistes rengagés infirmiers et Croix Rouges, modèle 1940. La police militaire recontrôle d'où l'on vient et la famille où nous irons. « Groupez-vous par régions » mais nous sommes près de deux mille. Nous restons nous deux Lequette. On distribue des étiquettes à se coller sur l'épaule. Je retrouve quatre Ardennais, région de Grandpré et de Vouziers, venant de Wusburg et Stuttgart.

Dans l'après-midi, quartier libre, nous sortons en ville. Strasbourg a brûlé aussi ; quelques magasins sont ouverts mais nos tickets ne sont valables que pour la bière. Je voulais une veste, mais ce n'est pas possible. Nous passons la nuit et le 26 à dix heures du matin, départ en train français pour Revigny, camp de triage, même bazar qu'hier. Je vois un soldat qui monte la garde. « Qu'est-ce que tu fous là » lui dis-je, mais c'est le frère de Lecamp de Blanzky, qui était avec nous à Stettin. Je l'ai quitté voici un mois en bonne santé. Il m'apprend le départ pour Château-Thierry, mais dit que nous pouvons prendre la Micheline pour Vouziers. Ce soir, et on s'en occupe, à cinq, départ pour Vouziers et Attigny où j'arrive à sept heures. André Bourin me ramène à Charbogne et ça y est, libre.

Charbogne, le 3 février 1997.

Pierre Habert

---

Liste des copains relevés dans mes carnets.

Charentais : Roy Albert, Jarry Michel, Lalue Maurice Joubert, Servant Claude, Boucault Raymond, Hugon St Flore.

Vendéens : Barreteau Joseph, Herbreteau Constant, Bertin Goboriau, Georges André.

Aisne : Lequette Lucien, Girard André, Thiébault Arthur, Bocquet Lucien, Billard André, Pouillard (décédé à Altdamm) Gise, Dreville Jean, Huile René.

Ardennais : Labre Jean, Charbeaux Bernard, Lallemand Fernand, Clément Chevalier, René Lecamp, Pierre Bourdaire, Pierre Modaine, Raymond Morand, Jean Lefferre, René Jonet, Roger Béchart, Emile Miremont, André Bonne, Pierre Delandhuy, Bréart Jean, Muller Michel, Percebois René, Ostero Michel, Thiébault Zuzancourt, Simom Albert, Létissier André, Dubois Remy.



Bons souvenirs de tous, excuses de mémoire pour les oubliés, indulgence et reconnaissance à Simone Roy qui m'a demandé copie de mes petits carnets, à tous qui en prendront connaissance, laisse le soin de rectifier et d'annuler les fautes à notre institutrice. Longue vie à tous.

Pierre Habert



Localisation du camp de Stettin-Alt Damm (Pologne) où se trouvait Pierre Habert, en haut à droite (Charbogne étant en bas à gauche)

« Pierre Habert né le 1<sup>er</sup> août 1922 est décédé le 18 juillet 2016 »  
 (Un grand-merci pour son témoignage)